



**HAL**  
open science

## Napoléon III Anadyomène. Scruter la croupe en scrutant la rime.

Benoît Cornulier (de)

► **To cite this version:**

Benoît Cornulier (de). Napoléon III Anadyomène. Scruter la croupe en scrutant la rime.. 2022.  
hal-03905713v3

**HAL Id: hal-03905713**

**<https://hal.science/hal-03905713v3>**

Preprint submitted on 25 Dec 2022 (v3), last revised 20 Mar 2023 (v4)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le Napoléon III Anadyomène de Rimbaud (1870)

Scruter la croupe en scrutant la rime<sup>1</sup>

### Venus Anadyomène<sup>2</sup>

Comme d'un cercueil vert en ferblanc, une tête  
De femme à cheveux bruns fortement pommadés  
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,  
Montrant des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates  
Qui saillent, le dos court qui rentre et qui ressort  
– La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;  
Et les rondeurs des reins semblent prendre l'essor..

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût  
Horrible étrangement. – On remarque surtout  
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : *Clara Venus* ;  
– Et tout ce corps remue, et tend sa large croupe  
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus

27 juillet 70      A. Rimbaud

### La rime absente

Parmi les « Éblouissements » qu'il offre à ses lecteurs dans les *Châtiments*<sup>3</sup>, Victor Hugo exilé à Jersey, leur impose une vision de Napoléon III en les prévenant qu'ils doivent se boucher le nez<sup>4</sup> :

Prenez ce Beauharnais et prenez une loupe ;  
Penchez-vous, regardez l'homme et scrutez la troupe.

Cinq impératifs en trois vers : *prenez, prenez, penchez-vous, regardez, scrutez*, pour forcer le lecteur qui ne voudrait pas jouir de la vision, à voir, et de près. Suit la description de l'entourage du prince. Sa désignation comme « ce Beauharnais » – du premier nom marital de sa grand'mère « Joséphine »<sup>5</sup> – dans ce contexte lexical et rimique, ouvre une perspective caricaturale particulière sur « l'homme » ; car, sous *ce beau harnais*, que peut-on *scruter à la loupe* ? On peut le comprendre au moins en assistant dans le même recueil au cauchemar final de « L'Expiation », quand une vision sinistre *révèle* à l'oncle, dans la nuit de son tombeau parisien, l'usage que le personnel du Second Empire fait maintenant de sa gloire passée (je souligne des noms de parties du corps du grand et du petit Napoléon, et j'engraisse les notions chevalines) :

À ton *orteil d'airain* leur *patte infâme* touche.  
Il t'ont pris. Tu mourus, comme un astre se couche,  
Napoléon le Grand, empereur ; tu renais  
Bonaparte, **écuyer** du **cirque Beauharnais** !  
Te voilà dans leurs rangs, on t'a, l'on te **harnache**.  
Il t'appellent tout haut grand homme, entre eux **ganache**.

La succession des mots-rimes « Beauharnais » et « harnache » assimile l'avatar Bonaparte de Napoléon le grand au cheval qu'on charge d'un harnais<sup>6</sup>. Que fallait-il donc scruter à la loupe pour être « ébloui » ? Après l'indication préalable qu'« on se bouche le nez », le couple rimique « loupe = troupe » suggérait une réponse par une rime absente : scruter la *troupe*, le nez bouché, c'est scruter la *croupe* du cheval Napoléon III. C'est là que muni d'une bonne *loupe* on pouvait contempler le « troupeau » des parasites

<sup>1</sup> Mis en ligne sur HAL décembre 2022. Version revue de « Scruter la croupe. Des Châtiments de Hugo à la "Vénus Anadyomène" de Rimbaud », <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03639416>. Merci à Alain Chevrier, Marc Dominicy et Philippe Rocher pour diverses corrections et remarques.

<sup>2</sup> D'après l'édition du manuscrit donné à Izambard dans les *Œuvres complètes, I, Poésies*, par Steve Murphy, Champion, 1999, p. 213 (la version confiée à Paul Demeny en diffère peu).

<sup>3</sup> *Châtiments* VI, p. 240-247 dans une édition de 1853 à « Genève et New York ».

<sup>4</sup> *Châtiments*, 1853, p. 178-183 : p. 169.

<sup>5</sup> Première femme de l'oncle (Napoléon premier), Joséphine avait parfois été appelée hostilement par des royalistes la Veuve Beauharnais.

<sup>6</sup> Le sonnet de R. peut évoquer plusieurs autres passages de « L'Expiation », comme les « deux mots écrits » flamboyants sur Napoléon dans son tombeau à la fin du poème de Hugo, me fait remarquer Philippe Rocher.

qui y grouillent<sup>7</sup> (p. 181). – À la fin du poème, comme pour se purifier de cet « éblouissement »-là, le contemplateur exilé va prendre l'air au sommet des collines de son île ; là, il peut voir un cheval sain et libre « Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux » et hennissant « dans les cieux » ; suit la datation printanière : « Jersey *Mai* 1853 ».

### La rime retrouvée

Dans le texte de Rimbaud, le corps défraîchi d'une certaine « Clara Vénus », dont on peut comprendre que c'est une prostituée, émerge progressivement, non de la mer, mais d'une « vieille baignoire » comme si elle avait dû se laver. La chute « des reins », et non d'airain, dont les rondeurs « semblent prendre l'essor » conduit à la chute<sup>8</sup> du sonnet où apparaît, vers la fin d'une série de noms de parties du corps, le mot-rime qui brillait par son absence chez Victor Hugo : « loupe = croupe » ; par ce jeu de miroir rimique, c'est donc Napoléon III qu'on est en train de contempler ; les « reins » sont donc (comme souvent) un euphémisme du cul. Il serait miraculeux que l'admirateur des *Châtiments* et contempteur de Napoléon III n'ait pas calculé cette surimpression (d'un cul l'autre) : comme Hugo, Rimbaud avertit de la mauvaise odeur (« goût », « horrible étrangeté » en rejet) ... comme lui, il prescrit l'usage d'une loupe ; comme lui il impose au lecteur un *devoir* de vision dont l'importance dans le sonnet avait été signalée par Marc Ascione<sup>9</sup> : elle correspond à un pénible devoir poétique et politique : scruter à la loupe la croupe de l'empereur.

### Le jour de l'essor des reins

Le 27 juillet 1870 n'est pas un grand jour dans les annales de la prostitution française. Mais c'est en ce jour de grâce qu'à la veille de partir pour prendre à Metz la tête de l'armée qui va sûrement vaincre la Prusse, l'empereur déclare aux Français : « Je vais me mettre à la tête de cette vaillante armée », etc. Et du même jour – la fête est bien ordonnée – date la lettre circulaire où l'archevêque de Paris, Grand Aumônier de l'Empereur, s'adresse aux curés de Paris en évoquant les « aigles » [de l'Empire] qui « reprennent leur vol triomphant » et souhaite que « sur les traces de leurs pères » les fils sachent « retrouver le chemin d'Iéna »<sup>10</sup>. Grand jour, donc, dans les fastes de l'empire. Et c'est de ce jour-là que Rimbaud date « Vénus anadyomène » quand il la communique à son ex-professeur et ami Izambard, ce qui tend à confirmer l'analogie de Vénus à l'empereur.

Le sonnet du « 27 juillet 1870 » reflète-t-il cet événement historique ? Ce n'est pas évident, mais on peut du moins le soupçonner<sup>11</sup> et plusieurs détails du sonnet pourraient évoquer Napoléon III en chef de guerre comme dans une gravure glorieuse ou dans une caricature. Suite à l'essor des reins, la « croupe » révélant dans les derniers vers (*via* Hugo) la nature chevaline de la « Vénus », est conforme aux nombreuses représentations équestres de Napoléon III en chef à cheval, qui pouvaient évoquer d'une manière flatteuse (ou humiliante selon le point de vue), celles, multiples et populaires, de son oncle sur de vrais champs de bataille ; le sonnet sur « L'éclatante victoire de Sarrebrück... » présentera d'abord « L'Empereur, dans une apothéose » (sa transformation en Vénus en est une autre) qui « s'en va, raide, sur son dada / Flamboyant » (là aussi il s'en va comme on part en guerre, et un soldat naïf présente ses « derrières » dans l'hémistiche conclusif). – Les « rondeurs des reins » ne sont pas d'airain – la baignoire dont ils sortent est en « ferblanc » (vers 1) – et si on entend au début du tercet final que *l'airain* « porte deux mots gravés », on peut penser à une statue ou monument de bronze à la gloire de « l'empereur d'airain »<sup>12</sup> (Hugo) ; leur « essor » est comparable au départ de Napoléon III s'envolant vers la victoire

<sup>7</sup> Le « drôle en chef » « montre ses nudités » avec « tout un troupeau / de Suins et de Fortouls [sous-coquins] qui vivent sur sa peau » (p. 179).

<sup>8</sup> Cf. Steve Murphy, « Le poésies en effet(s), Transitivity de Rimbaud », dans *Europe* n° 66, p. 3-10. On peut se souvenir que Molière par la voix d'Alceste souhaitait à l'auteur d'une mauvaise chute de sonnet *d'en faire une*, de chute, à se casser *le nez*.

<sup>9</sup> Marc Ascione, 1984, « Hypothèses sur quelques détails de sens », *Cahiers du Centre Culturel Arthur Rimbaud* n° 9, p. 22-34. Cité par Steve Murphy, 1990, *Le Premier Rimbaud ou l'apprentissage de la subversion*, §2, p. 194.

<sup>10</sup> Pages 433-334 des *Œuvres pastorales de Monseigneur Darboy*, t. 2, Paris, 1876. Le sonnet « Le Mal » dénonce, dans la même livraison de septembre, la satisfaction du Dieu de la guerre dans son église.

<sup>11</sup> Consulter les caricatures et publications de l'époque, favorables ou hostiles, serait utile à cet égard.

<sup>12</sup> Hugo dans le passage de « L'Expiation » où la Terre chante la gloire de Napoléon dormant dans son tombeau juste avant de renaître écuyer du cirque Beauharnais. L'airain pouvait aussi évoquer les canons.

(voir plus haut la lettre de l'Aumônier archevêque) ; le mot « Clara... » « gravé » sur ces reins d'airain, ambigu, pouvait convenir non seulement comme surnom de prostituée, mais aussi comme adjectif latin signifiant « illustre », convenant à la gloire militaire espérée. – En contraste, les symptômes de délabrement physique disséminés jusqu'à l'ulcère final pouvaient apparaître comme autant de signes inquiétants chez un chef partant en guerre ; ainsi les « rondeurs » des reins pourraient augurer d'un puissant « essor » si on n'était pas averti que « sous la peau », c'est « la graisse », et non le muscle, qui paraît en « feuilles plates ».

Émergeant comme « d'un cercueil en ferblanc » dès les premiers mots, la Vénus de Rimbaud semble moins naître que renaître, conformément au destin horrible de celui qui, selon les vers du Hugo cités plus haut, *mourut* Napoléon le Grand pour *renaître* écuyer de cirque<sup>13</sup>.

À la fin des quatrains des « Rages de Césars », également confiés à Demeny en septembre, l'Empereur, déjà vaincu et « pris », « se sent éreinté ». Ces *reins* qui prennent l'essor dans un sonnet puis sont *éreinés* dans un autre peuvent rappeler les iambes d'Auguste Barbier (1831) dans « L'Idole », poème alors particulièrement célèbre où Napoléon (I<sup>er</sup>) était maudit pour ses guerres, même si R. n'avait pas besoin d'y penser pour sculpter sa Vénus. Dans la première partie (sur cinq) est évoqué le « bronze » ou « airain » qui, se précipitant impétueux d'une fournaise dans un moule de statuaire, vas en « remonter empereur » ; la seconde partie évoque la chute de la statue abattue par l'envahisseur ; la troisième partie, la plus souvent citée dans les anthologies, évoque la carrière du « Corse à cheveux plats » (déjà fortement pommadés<sup>14</sup>) qui dompta la France, « jument sauvage », lui fit porter le harnais, et voyant « ses reins si souples et dispos », sauta sur elle et, « centaure impétueux », lui fit (quinze ans) broyer des générations, jusqu'à ce qu'épuisée elle lui demande grâce, et enfin, « mourante », en tombant, lui « cass[e] les reins »<sup>15</sup>.

### Le sonnet parmi d'autres

L'Anadyomène de Rimbaud n'est donc pas simplement un sonnet cochon et misogynne de rimeur adolescent<sup>16</sup>. Au terme de son étude de 1990, Steve Murphy concluait : « *Vénus Anadyomène* est un poème politique, que Rimbaud relit et réécrit dans *l'Orgie parisienne* » où Vénus, vieille prostituée prolétarienne souillée par l'homme (notamment bourgeois), « représente la dégradation de la France et de la femme accomplie par le Second Empire »<sup>17</sup>. Dans « *L'Orgie parisienne* » en effet, ce n'est plus le personnel impérial, mais la même bourgeoisie qui, après la victoire sur la Commune, reviendra sur le corps de « la putain Paris » ; les « syphilitiques, fous, rois », etc. sont prévenus cette fois « qu'elle se secouera » d'eux comme de parasites comparables à ceux que, selon Hugo, on pouvait scruter sous le harnais du Beauharnais. Quant à l'« ulcère », il sera politique aussi en été 1871 dans « Paris se repeuple » quand les « cœurs de saletés » qui avaient fui la cité pendant la Commune seront revenus la repeupler<sup>18</sup>.

Les deux sonnets de « Vénus Anadyomène » et du « Châtiment de Tartufe » s'apparentent doublement : les deux sont des sortes de caricatures obscènes, et ils ont tous deux donné lieu surtout à des analyses s'en tenant à cette apparence. Dans les deux, l'obscénité dénonce l'infection du régime

<sup>13</sup> Je ne sais pas si chez Hugo il peut être pertinent qu'on puisse lire « cu » dans « écuyer ».

<sup>14</sup> Comme au début de sa célébrité à Paris à partir de Vendémiaire : « Sous une négligence apparente, il avait extrêmement soin de ses dents et de ses cheveux. Il les avait châtain ; mais, comme depuis que la poudre avait cessé, on s'inondait de pommade, ses cheveux, tellement lustrés, paraissaient noirs ». Vers 1810, David le peint « comme il fut toujours, sans cils, ni sourcils ; peu de cheveux, d'un châtain douteux qui, dans sa jeunesse, paraissaient noirs à force de pommade », – selon Michelet, 1875, *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle / Directoire / Origine des Bonaparte*, Paris, Lévy, p. 330, 227. Le général Canrobert décrit ainsi le prince-président, futur Napoléon III, à qui il fut présenté dans les jardins de l'Élysée : « « L'homme que j'avais devant moi était de petite taille [...]. Ses cheveux noirs, plats, très pommades, étaient longs [...] » (*La Revue hebdomadaire*, vol. 6/7, 7, partie 6, p. 321, 1898.

<sup>15</sup> Un vers de Rimbaud dans « Morts de Quatre-vingt-douze... », sonnet du même lot, peut aussi évoquer « La Curée », autre poème républicain de Barbier 1831 (« C'étaient sous des haillons que battaient les cœurs d'homme ») dans un contexte de contraste comparable.

<sup>16</sup> « Sonnet misogynne » notamment pour Jean-Jacques Lefrère, *Arthur Rimbaud*, Fayard, 2001 : 126.

<sup>17</sup> Ouvrage cité dans la note précédente.

<sup>18</sup> Dans ces mots de § -4 de « Paris se repeuple » : « quoiqu'on n'ait jamais fait d'une cité / Ulcère plus puant à la nature verte » (noter que l'ulcère pue).

impérial et de sa cour. Dans les deux, la transposition symbolique caricaturale, plus ou moins cryptée, impose au lecteur un travail de dévoilement : *déshabillage* vertical de l'acrostiche [etc.] dans un cas<sup>19</sup>, croisement avec un jeu rimique [etc.] des *Châtiments* dans l'autre. Les deux renvoient aux *Chatiments*, par allusion lexicale ou mots-rime. Le cryptage poétique peut avoir un rapport fonctionnel analogique avec le travail du regard dévoilant de ce qui se cache aux yeux naïfs *sous* les apparences du régime (*hypo-crise*<sup>20</sup>), donc avec le devoir poétique et politique du poète de voir au-delà des apparences ; dans un des deux, cette révélation dénonciatrice passe par le *déshabillage* du personnage travesti ; dans l'autre, par l'*apparition progressive* d'un corps pourri jusqu'à l'examen de son anus à la loupe – la première opération révélant que sous sa chaste soutane « Tartufe » tisonne son « cœur » nu de sa main non gantée, la seconde laissant deviner que ce corps est celui d'une prostituée rongée par un mal vénérien<sup>21</sup>. – En cela ils prolongent la violence souvent obscène des *Châtiments* contre la même cible, tout en se démarquant, et de la dénonciation explicite de Hugo, et de la prolixité de sa verve, par la réduction formelle au cadre et à l'herméneutique d'un sonnet crypté.

Compte tenu des interprétations anti-impériales de ces deux textes sur Tartufe et Vénus, il apparaît finalement que la totalité des cinq sonnets remis à Paul Demeny en septembre 1870 ciblent directement ou indirectement le pouvoir impérial au moment où il est responsable de la guerre : les trois sonnets disons napoléoniens (visant l'empereur lui-même et dont deux sont cryptés)<sup>22</sup>, le sonnet répliquant à l'appel bonapartiste aux armes bonapartiste<sup>23</sup> et le sonnet dénonçant le Dieu qui – dans son église – se réjouit pendant cette tuerie<sup>24</sup>. Les sonnets de la livraison d'octobre sont plus variés : quatre parlent du sujet en liberté ou rêvant d'amour, et un d'un meuble qui a pris « cet air si bon des vieilles gens »<sup>25</sup> ; et deux seulement d'une victoire dérisoire de l'empereur ou d'un jeune soldat mort à la guerre<sup>26</sup>.

Benoît de Cornulier (Cercle de Bathyphonologie de Nantes)

\* \*  
\*

<sup>19</sup> L'identification de « Tartufe » à « Jules César » par l'acrostiche (descendant) médian « JULES CES » complété en bas par les initiales de l'auteur « A. R. », analogue au déshabillage du personnage « du haut jusques en bas » (pointe du sonnet), compte tenu de ce que « César » désigne parfois Napoléon III dans les *Châtiments* notamment, a été suffisamment démontrée, me semble-t-il, par Steve Murphy (dans *Rimbaud et la ménagerie impériale*, Presses Universitaires de Lyon, 1991, 145-158). Ce décryptage est encore ignoré dans plusieurs éditions de Rimbaud récentes dont celle en Pléiade (Gallimard, 2009). Cette résistance à l'évidence me fascine et me semble plutôt confirmer l'intérêt du décryptage comme tel.

<sup>20</sup> Dans les « Poètes de sept ans » (juin 1871), l'« âcre hypocrisie » imposée à l'enfant par le gouvernement familial est d'emblée marquée par un jeu sur les prépositions : la Mère ne voyait pas ses répugnances au *devoir* « dans » ses yeux bleus et « sous » (césure) son front.

<sup>21</sup> « L'ulcère vénérien et l'inscription latine sont deux symptômes d'une pathologie relevant d'une décadence de la société française sous le Second Empire » (n. 47 p. 138 d'une édition en ligne de Steve Murphy, *Le premier Rimbaud ou l'apprentissage de la subversion*, OpenEdition books, 2021).

<sup>22</sup> « Vénus anadyomène », « Rages de Césars », « Le Châtiment de Tartufe ».

<sup>23</sup> « Morts de Quatre-vingt-douze ».

<sup>24</sup> « Le Mal ».

<sup>25</sup> « Au Cabaret-Vert », « Le Maline », « Rêvé pour l'hiver », « Ma Bohême », – et "Le buffet ».

<sup>26</sup> « L'éclatante victoire de Sarrebrück... », « Le dormeur du val ».